

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les lecteurs nous écrivent

Fabienne Roitel

Number 68, Winter 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38806ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Roitel, F. (1992). Les lecteurs nous écrivent. *Lettres québécoises*, (68), 54–54.

Les lecteurs nous écrivent



Ma bonne dame,

Avant tout merci, au moins, d'avoir songé un instant que ma Maria Chapdelaine revisitée méritait «qu'on s'y attarde». En revanche, j'ai bien rigolé en lisant votre critique : elle mérite bien, elle aussi qu'on s'y attarde. Tout d'abord, votre titre : «À la mode des années soixante-dix». Grande nouvelle : ce n'est pas le récit qui est écrit à la mode soixante-dixarde, mais bien la diégèse qui se trouve campée dans la décennie 1970-1980. Je verrais mal les tireux de joints hippisés de mon roman se comporter (ou penser) «à la mode des années 1990». Deuxio, sauf votre respect, François Paradis, le téméraire «disparu sous les glaces», n'a *jamais* été le beau-frère de Maria. Pauvre Louis Hémon, on t'a lu bien vite ! Tertio, avis aux «débiles profonds» qui s'aviseront de percevoir François Paradis comme l'incarnation de valeurs *autres* que celle de la souveraineté : ils ont parfaitement raison. François Paradis, c'est une allégorie mouvante, un parcours figuratif complexe débouchant sur de multiples isotopies sémiologiques : amant éternel, faiseur de vie, consolation, fiancé, ailleurs de prédilection, race supérieure, armistice, lumière au bout de la grande noirceur, révolution tranquille, etc. «Point de subtilité», donc, dans le cinquième paragraphe de votre critique.

«On retiendra surtout de ce roman — et c'est peut-être malheureux pour son auteure — son contenu politique.» Plutôt loufoque, comme remarque, surtout dans ce même numéro 66 où votre patron dénonce l'apathie des artistes québécois face au devenir politique du Québec. (Merci Vanasse : vous appuyez ma Maria dans sa démarche de reconquête du pays.) Car pendant que le «peuple gagné d'avance» que vous évoquez s'étourdit dans ses festivals du 350^e, du jazz, du rire (jaune), de la crevette et des tartes à la pichoune, les p'tits mononcles du Canada, depuis un gros cinq ans déjà, s'affairent à régler le sort du Québec *short and sweet*, avec, en prime, la collaboration de notre mollusque bourassien. Le public québécois, ma bonne dame, semble loin d'être gagné d'avance aux idées *passéistes* de ma Maria. «Ce récit ne résistera pas au temps», concluez-vous. «Gourdeau, paraît-il, a en chantier un livre complètement différent. C'est tant mieux pour elle et pour nous.»

Eh bien, mon *récit*, comme vous dites, ne résistera peut-être pas au temps, surtout avec le sort que la machine *éditionnelle* lui a réservé. Quant à mes chantiers de livres «complètement différents» : faux. J'écrirai toujours sur des sujets d'actualité (la nôtre); avec la même verve dérangeante (qui *devrait* être la nôtre); je créerai toujours des personnages passionnés, et pour moi, l'affaire du pays de Québec, loin de se limiter à un effet de mode, n'est pas près d'être réglée.

Gabrielle Gourdeau

Madame,

Rarement vu autant de suffisance et de démagogie. Réglons tout de suite l'affaire du François Paradis, «beau-frère de Maria» : il s'agit d'une malheureuse coquille dont je ne suis pas responsable, mais je vous ferai remarquer, à vous et à vos gros sabots, que le meilleur magazine de la terre n'est pas à l'abri de ce genre d'erreur (je constate que vous-même, dans l'original de votre lettre qui nous est parvenu, écrivez «politique» au lieu de «politique»). Libre à vous de croire par ailleurs que vous écrivez avec une «verve dérangeante», que vous avez fait de François Paradis «un parcours figuratif complexe débouchant sur de multiples isotopies sémiologiques» (je comprends cette langue de bois, moi aussi j'ai fait des études); encore l'auteur doit-il avoir l'adresse de ses intentions, ce qui n'était pas évident pour la critique que je suis. Quant à ce cours de politique québécoise, il ne montre qu'une chose : votre égocentrisme démesuré. Vous n'êtes ni Milan Kundera ni Anne Hébert ou Machiavel : vous avez écrit un premier roman qui mérite effectivement qu'on s'y attarde, qui a bénéficié d'un traitement médiatique exceptionnel parce qu'il a remporté le prix Robert-Cliche (un prix, je vous le rappelle, destiné à la relève), mais qui est de qualité moyenne. Votre grande affaire, c'est cela. Ni plus ni moins.

Francine Bordeleau



Gilles Vigneault, l'homme des météores affectifs

C'est à travers un almanach — «tenant autant de l'encyclopédie que du calendrier, avec sa table des marées, les phases de la lune, le saint du jour et mêmes les prévisions du temps» — que l'imaginaire de Gilles Vigneault s'est déployé. L'homme de Natashquan suit la ronde des saisons et les rythmes météorologiques avec une extrême attention. Sa plume, à l'écoute des éléments, nous donne ici un recueil de textes dans lesquels s'enracine l'inspiration quotidienne de l'auteur. *Bois de marée* (Nouvelles Éditions de l'Arc, 1992) se compose de six chapitres dont certains des titres rappellent des thèmes chers à Vigneault : «J'ai mal à la terre», «Dans la nuit des mots», «Amour est un beau langage», «Un beau cerf-volant», «Les îles de l'enfance».

Proses ou poésies élaboussées de pluie et de soleil, chansons et réflexions colorées de vent et de nostalgie ou bien encore contes et souvenirs d'enfance alternent dans ce florilège qui chante la vie :

*Je dirai la couleur du vent
Dans les soleils chargés de novembre
Je dirai l'odeur des nuages
Je dirai le bruit des étoiles
[...]
Et vous direz que je suis fou
que sans amour et sans folie
On n'a que faire de la vie...*

Vigneault, ce collectionneur de grains de sable dans le «très vieux tout petit sablier», sait dire aussi bien les paysages intérieurs des «Gens de son pays» que raconter le voyage intime de ses sentiments. Même si l'homme des *Silences* (poèmes, 1957-1977) et des *Assonances* (poèmes, 1984) écrit parfois comme il parle — simplement, avec pudeur et bonté —, ses préoccupations demeurent avant tout celles d'un homme du XX^e siècle, ancré dans le devenir de la planète Terre qui «a mal aux océans», soucieux de l'avenir de cet «enfant qui va naître [qui] reste encore le plus étranger des immigrants», engagé dans l'alphabetisation des jeunes, rebelle aussi qui affirme qu'«aux racines de la violence, on trouvera toujours un manque de vocabulaire».

Ce beau livre se termine sur le texte éponyme «Bois de marée», dédié à la mère de l'auteur, au jour de son centième anniversaire, le vingt-neuf février 1992. Dans ces trois pages, tissées d'émotions rares, au milieu des «trésors» que la mer avait donnés aux enfants de la Côte Nord, par vent de noroît et marées d'automne (coquillages, madriers, bidons vides, bouts de bois aux formes fantastiques), nous sont révélées les trouvailles imaginaires ou bien réelles d'un enfant de dix ans. Dans cet instant précieux — noyau d'enfance préservé de l'usure du temps — où l'homme se raconte en demi-teintes, par petites couches successives, l'on croit comprendre enfin ce qu'aimer veut dire :

«Vois-tu, Gilles, ce n'est pas ce qu'on trouve qui est important, mais la façon dont on s'en sert.»

Fabienne Roitel, Outremont



Envoyez vos lettres à :
Lettres québécoises, «Les lecteurs nous écrivent»
815, rue Ontario Est, bureau 201
Montréal (Québec) H2L 1P1

Joindre votre adresse et numéro de téléphone